

Portrait de Raquel Jansen :

Raquel Jansen m'a reçu pour notre entretien autour d'une tasse de café dans son foyer à Butiatuvinha, un quartier périphérique de la ville de Curitiba, bastion de l'électorat de la droite, où Jair Bolsonaro recueille plus de 75 % des voix. Sur la façade de sa maison, je ne repère pas de drapeau brésilien - un symbole patriotique récupéré par la campagne *bolsonariste* et très répandu au sud du Brésil -, ce qui indique dès lors que Raquel ne fait pas partie du noyau dur des partisans de l'ancien capitaine. Sa maison à un étage est simple mais bien aménagée, je ne vois pas d'étagères, tout est très propre et lumineux. Dans le hall d'entrée, on trouve des portraits de famille et de nombreuses figures religieuses, dont une grande statue de Notre-Dame d'*Aparecida*, la sainte patronne du Brésil à la peau noire. Raquel est une femme assez petite, ronde, aux yeux verts légèrement maquillés, qui m'a accueilli vêtue dans un pull-over de laine blanc en cette froide journée d'août.

Née en 1968 et issue d'une famille nombreuse (treize frères et sœurs), Raquel est la fille d'une femme au foyer brésilienne et d'un pasteur presbytérien suédois, immigré au sud du Brésil dans les années 1950. Elle souffre du syndrome d'*Asperger* et de dyslexie ; ses phrases sont un peu alambiquées et, pendant que nous discutons par message pour organiser notre rencontre, elle fit des fautes de portugais grossières que, jusqu'à ce qu'elle m'explique sa condition de santé, j'avais pris pour des problèmes de typographie. Son diagnostic ayant été posé tardivement, Raquel a connu une jeunesse difficile et a même fait une tentative de suicide à l'âge de 17 ans, à la suite de laquelle elle fut hospitalisée. En fait, sa relation avec la religion n'a pas du tout été la même tout au long de sa vie. Plus jeune, elle a remis en question l'héritage protestant de sa famille ; ce n'est que lorsqu'elle est tombée enceinte pour la première fois qu'elle a recommencé à fréquenter le milieu. Aujourd'hui, Raquel participe énergiquement aux activités de l'église de son quartier, où elle organise une chorale et des concours de danse, et insiste même pour que sa petite-fille trouve un petit ami qui soit également croyant ; pour elle, c'est une façon de s'assurer que « *le garçon soit sérieux et travailleur* ».

Avant d'obtenir son poste comme agent de la circulation, Raquel a exercé une série de petits boulots : serveuse, conductrice de bus et même mannequin de sous-vêtements pour femmes enceintes. Ayant terminé ses études secondaires, elle est allée directement travailler. Plus tard, en tant que mère, elle a repris ses études et a suivi une formation privée aux règles de circulation. Dès qu'on se retrouve chez elle, Mme. Jansen saisit la première opportunité pour me dire qu'en général elle n'est pas très intéressée par la politique, et qu'elle n'a accepté de m'accorder l'interview que pour faire plaisir à une amie qu'elle fréquente dans la méga-Église néo-pentecôtiste *l'Assemblée de Dieu*. En fait, le rapport de Raquel à la politique est un mélange d'éloignement et de scepticisme, et elle dispose d'une connaissance phénoménologique assez superficielle du champ politique ; pour expliquer sa perception des élections de 2022, elle mobilise notamment des symboles et des discours fragmentés, dont l'articulation réside moins dans leur cohérence idéologique que dans la connotation morale dont Raquel les revête. La politique est ainsi présentée comme une question de bien contre le mal. Par exemple, lorsque je lui demande pourquoi elle vote pour J. Bolsonaro, sa première réaction est de dire qu'elle « *ne vote pas pour des bandits* », et qu'en tant que personne religieuse, elle ne peut pas non plus voter pour un candidat qui « *prône l'avortement* ». Elle souligne : « *J'ai moi-même fait une fausse-couche et ne le souhaite à personne* ».

La routine de Raquel est tellement chargée qu'il lui reste *de facto* peu de temps pour s'intéresser à la politique. En plus de s'occuper de sa petite-fille de 15 ans, Emily, que sa mère a laissée vivre avec sa grand-mère, Mme. Jansen rend de fréquentes visites à ses parents âgés et aide également à s'occuper d'un de ses oncles, un septuagénaire souffrant de schizophrénie. En cumulant son travail et ses activités ecclésiastiques, on comprend que Raquel n'allume la télévision qu'à l'heure de sa telenovela préférée, une méga-production de la chaîne *Record* inspirée de l'histoire biblique des dix commandements. Déjà à sa troisième diffusion, cette telenovela a même été acquise par le gouvernement fédéral pour pas moins de 3 millions de *reais* (environ 575 mille euros) - un contrat de poids par la chaîne *Record*, propriété de l'évêque Edir Macedo, leader de *l'Église universelle de Dieu* et partenaire majeur de Jair Bolsonaro. Mais ce que

Raquel aime dans sa télénovela, elle, ce ne sont pas les enjeux de pouvoirs sous-jacents, les coulisses de son financement, c'est l'épopée morale qu'elle raconte, son décor luxueux, sa reconstitution historique.

C'est principalement à travers les réseaux sociaux que Raquel consomme du contenu politique, sous la forme de divers memes et vidéos qu'elle reçoit tout au long de la journée, en particulier pendant cette période électorale, durant laquelle elle est obligée de vider fréquemment la mémoire de son téléphone portable pour empêcher la sursaturation. Dans la chaire de l'église qu'elle fréquente, le pasteur ne parle pas ouvertement de politique ; en revanche, dans les groupes *Whatsapp* des croyants, à travers cette socialisation désincarnée et sous-terrainne que seule la communication numérique rend possible, les rumeurs abondent sur les projets du Parti des travailleurs (PT) de légaliser l'avortement, de fermer les églises néo-pentecôtistes et de promouvoir « l'idéologie du genre ». Tout se passe comme si l'hypothèse soulevée par Jean-François Bayart pour expliquer le rapport au cyberspace des praticiens du plan cul - selon laquelle la vie sociale dans la contemporanéité serait devenue multidimensionnelle, les échanges sociaux se déroulant de plus en plus dans des espaces-temps déconnectés les uns des autres -, réapparaissait ici dans une configuration nouvelle, le numérique permettant la constitution d'instances de socialisation distinctes, occupées par les mêmes acteurs mais permettant la circulation de discours, sinon *sémiotiquement différents*, en tout cas *signifiés différemment*, étant par ailleurs associés à des images manipulées ou décontextualisées. Bien qu'elle avoue n'avoir jamais été personnellement exposée à « l'idéologie du genre », Raquel considère comme une aberration le projet porté par la gauche de mettre fin à la différence entre les sexes. « *Je vois dans mon travail qu'on ne peut pas le nier* », constate-t-elle. « *Même dans la façon dont un homme et une femme se mettent à la place du conducteur, il y a des différences que vous pouvez remarquer. La femme, elle s'assoit et regarde le sol, vous devez lui demander de regarder autour d'elle. L'homme est déjà assis qu'il regarde sur les côtés* ».

Raquel est l'archétype d'une partie importante de l'électorat du Parti libéral lors des élections de 2022 : à moitié désenchantée, à moitié enthousiaste, elle n'est pas vraiment une fervente supportrice de J. Bolsonaro, mais rejette ardemment l'héritage de la gauche. Dans son cercle de connaissances, elle ne trouve pas un seul partisan du Parti des travailleurs. Après avoir voté pour Luiz Inácio Lula da Silva en 2008, lors de son second mandat présidentiel, Mme. Jansen n'a plus jamais voté pour le PT et affiche un refus total du legs de la présidente Dilma Rousseff, qui, selon elle, « *a essayé d'implanter le communisme au Brésil* ». Au-delà de sa faible maîtrise des idéologies partisans, on voit bien comment les catégories morales avec lesquelles elle appréhende et construit sa vie quotidienne sont transposées à la sphère politique. Pour Raquel, il est inconcevable de voter pour Lula, « *un type dont on a prouvé qu'il a volé* ». Ayant elle-même été témoin d'un braquage de banque à main armée, elle estime que la « *culture de l'impunité* » réduit le Brésil à néant. « *Je suis une personne au cœur tendre pour plusieurs choses, mais il y en a d'autres que je ne tolère pas. Pour moi, celui qui vole mérite d'aller au fond de la terre* ».

Mon entretien avec Raquel est long et difficile à tenir - je ne sais pas quelle tête faire face à certains de ses « propos chocs ». Finalement, je crois que nous avons pas mal rigolé pendant les plus de trois heures qu'a duré notre discussion, comme si le célèbre vers de Piron « *J'ai ri, me voilà désarmé* » était devenu une injonction de méthode, une ressource stratégique à la portée de l'enquêteur que j'étais pour contourner la gêne. À ce stade, j'aimerais disposer d'une balance qui me permettrait de peser les effets du discours anti-corruption et du discours anti-genre dans la construction de son vote, de son rapport à la politique, mais, en tant que sociologue, je suis contraint d'admettre qu'il est impossible d'ainsi isoler les variables, et que l'identité politique de Raquel est le produit de l'enchevêtrement de ces différents types de discours, circulant dans les nombreuses instances de socialisation qu'elle habite. Ce qui est clair, en revanche, c'est que le langage du genre permet à Raquel de donner un sens moral à la compétition politique fort polarisée dans laquelle elle s'efforce malgré tout de se situer. « *Je ne me bats pas non plus pour de la politique* », avoue Mme. Jansen, tandis qu'elle joue avec la cuillère de sa tasse de café vide sur la table. Nous sommes alors près de la fin de notre entretien ; son maquillage s'est déjà fondu, son teint clair révèle des signes de fatigue sous ses yeux, et elle semble moins méfiante vis-à-vis de moi. « *Je suis vieille... J'ai vu tellement de gens passer..... Ils se disputent un jour, se réconcilient le lendemain et on se retrouve à jouer le rôle de clowns. C'est la même chose avec les enfants. Je ne me suis jamais battu avec les mères des amis de mes enfants. Il y a des mères qui se battent avec d'autres mères. Un jour, les enfants sont là, ils se tirent les cheveux, les mères se battent entre elles ; puis, le lendemain, les enfants jouent à nouveau ensemble et les deux mamans restent là, comme deux clowns à se regarder* ».